

L'ARBRE AUX ARCHITECTES

Sept architectes sont perchés dans les branches de mon arbre généalogique paternel, mon arrière-grand-père Louis, mon grand-père Louis, deux des frères de mon grand-père, Joseph-Henri et Jules, un de mes cousins de mon père, Jean-Louis, ainsi que mon oncle Léon et son fils Jean. En plus de ces architectes reconnus comme tels, il faut également compter mon père Édouard et une cousine, Andrée, qui ont aussi œuvré dans le domaine en qualité de dessinateurs. En tout, neuf de mes ascendants étaient donc engagés à un titre ou à un autre dans la profession. On peut parler à coup sûr d'une dynastie d'architectes.

En parcourant la liste de leurs œuvres, il est toujours possible qu'on relève une ou des omissions bien involontaires, une église par-ci ou un presbytère par-là. Un fait demeure, ces artistes de la pierre et du papier ont tracé les plans et surveillé la construction d'au moins cent cinquante-sept œuvres architecturales dont une cathédrale, deux monastères, une centaine d'églises, des presbytères, des couvents, des collèges, des hôpitaux, des palais de justice et un certain nombre de résidences prestigieuses. Ce serait déjà un bilan fort impressionnant, mais tout n'a pas encore été dit.

À cette dimension proprement architecturale il faut ajouter que, pour ce qu'il en est des deux premiers Louis – mon arrière-grand-père et mon grand-père –,

ces fondateurs de la dynastie exécutaient eux-mêmes la construction des édifices qu'ils avaient conçus, en plus d'en fabriquer le mobilier, autels, bancs et confessionnaux, avant de les livrer clé en main à ceux qui les leur avaient commandés. Dans les bureaux de leur manufacture de Nicolet, qui employait jusqu'à deux cents personnes au plus fort de son activité, on trouvait en permanence, en plus de l'architecte en titre, quelques dessinateurs dirigés par un chef d'équipe d'origine britannique, ainsi qu'un nombre variable d'artistes selon les projets en cours, dont des sculpteurs sur bois, de même qu'un peintre et maître verrier italien. Sans compter quelques apprentis en divers domaines, qui logeaient chez leur patron.

Héritier du prénom comme du nom, j'ai entendu très tôt l'appel de la profession. Au début de mes études classiques, j'avais pris l'habitude d'ériger sur mon pupitre une barricade de gros dictionnaires latin-français ou français-grec, derrière laquelle je dessinais les plans de bâtiments imaginaires, églises, couvents, et même la demeure que je me promettais d'habiter un jour.

Mais j'avais une autre passion, l'écriture. J'occupais généralement le premier rang de la classe en composition française. C'était bien la seule matière dans laquelle j'excellais. Nos maîtres insistaient pour que nous transcrivions en tête de notre travail le plan qui avait présidé à sa conception. À une ou deux exceptions près, mes confrères contournaient cette exigence en déduisant leur plan des pages qu'ils venaient de noircir. Pour ma part, je traçais ce plan bien avant de me mettre à la tâche et je m'y conformais en exécutant mon travail. C'est ainsi que je suis devenu architecte des mots.

Ma formation scolaire a pris fin à la mort de mon père. J'avais seize ans. Les hasards de la vie combinés à mes dispositions naturelles m'ont orienté vers le journalisme. S'en est suivie une carrière en communication. Pendant

toutes les années au cours desquelles j'ai œuvré dans cet univers, un sentiment de remords me hantait à la pensée que j'avais rompu la chaîne de talent et de compétence forgée par mes ancêtres architectes.

À mi-parcours de la trentaine, j'ai fini par abandonner mon dernier emploi pour devenir écrivain à plein temps, et j'en suis vite venu à ne plus faire la distinction entre l'écriture dans la pierre et celle que je pratiquais sur le papier. On ne s'étonnera donc pas qu'au seuil du grand âge je mette enfin en chantier une trilogie romanesque où mes ancêtres architectes tiendront les rôles principaux. Il était temps que je reconnaisse l'héritage que ces précurseurs m'ont transmis.

Toutefois, en partant à la rencontre de mes aïeux, je me suis retrouvé devant des entités éthérées. Dans l'enfance, chaque midi autour de la table, mon père ajoutait quelques pages fleuries à la saga familiale, ne se privant pas de gratifier ses ascendants de tous les attributs des saints du ciel. Je ne peux lui reprocher sa dévotion à l'endroit de nos ancêtres. Comment lui en vouloir ? J'avais seize ans. Je n'étais pas prêt à envisager la vie avec le regard pondéré de l'adulte. Je n'ai jamais eu l'occasion de parler d'homme à homme avec mon père. Qu'on me permette de le déplorer ici.

Pour combler les lacunes laissées par la compréhensible réserve de mon père, je me suis permis d'enfoncer mes mains dans la pâte humaine pour pétrir à ceux dont je perpétue ici la mémoire une authentique personnalité romanesque. Je ne me suis pas privé de mélanger les destinées et d'emmêler les psychologies. Aussi, je ne le redirai jamais assez, chaque ligne de cette œuvre de fiction relève de la plus pure création littéraire et surtout pas de la biographie. Elle reflète une réalité inédite. La vérité réinventée.

«[...] nous sommes un maillon dans la chaîne des générations et nous avons parfois, curieusement, à “payer les dettes” du passé de nos aïeux. C’est une sorte de “loyauté invisible” qui nous pousse à répéter, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou pas, des situations agréables ou des événements douloureux. Nous sommes moins libres que nous le croyons, mais nous avons la possibilité de reconquérir notre liberté et de sortir du destin répétitif de notre histoire, en comprenant les liens complexes qui se sont tissés dans notre famille. »

Anne Ancelin Schützenberger,
Aïe, mes aïeux!
(Desclée de Brouwer, 1993)

Entre terre et ciel, dans la campagne aux abords de L'Islet-sur-Mer, une maison basse revêtue de planches dressées à la verticale, blanchies à la chaux il y avait déjà un certain temps, portes et fenêtres à ras des champs, un grenier et un appentis sous des toits pentus de bardeaux de cèdre moussus. Une misère. Au Canada français du milieu du XIX^e siècle, une maison de ferme comme les autres, entourée de bâtiments agricoles en mauvais état. La route filait devant, borbier ou poussière selon la saison. À proximité, la rivière Trois-Saumons se déversait dans le fleuve démesuré, *la mer* dans le langage imagé des gens de la Côte-du-Sud.

En cette mi-octobre, les Saintonge célébraient la fête de l'Action de grâce. Ils n'avaient pourtant ni gratitude à témoigner à leur Créateur pour le remercier d'une récolte qui les aurait comblés, ni chants de louanges à faire monter vers les cieux en reconnaissance de quelque faveur particulière. La famine menaçait un grand nombre d'exploitations agricoles du Bas-Canada. La pluie, l'orage, la grêle, suivis de vents déboussolés, affolaient les étés depuis plusieurs années. Pommes de terre pourries et veaux mort-nés. Les membres des familles des deux frères Saintonge étaient pourtant rassemblés chez l'aîné.

En bout de table Frédéric, le chef de la tribu, en début de quarantaine, une âme de poète sous une carrure de

bûcheron, un pied sur la terre héritée de son père, l'autre sur le pont de la goélette qu'il avait bâtie de ses mains avec l'aide de son fils homonyme. À bord de *La Charentaise*, les Frédéric père et fils faisaient du cabotage sur la démesure du fleuve, depuis le quai de L'Islet jusqu'à l'île d'Anticosti.

À l'autre extrémité de cette table le frère de Frédéric, Félicien, plus jeune mais déjà voûté, noueux, le regard par en dessous. Ce froussard vivait dans la hantise du vent. Quand le nordet ne soufflait pas dehors, c'était dans sa tête qu'il sévissait. Cet autre membre de la descendance des Saintonge s'entretenait dans la conviction que le malheur n'allait pas tarder à s'abattre sur sa famille, sur sa grange, sur son frère Frédéric, trop rêveur à ses yeux. Félicien mangeait en fermant le poing sur sa fourchette. Sans qu'on ait jamais eu l'audace d'en faire état devant eux, les deux frères étaient connus sur toute la Côte-du-Sud comme étant les deux « F ».

Pour leur part, les épouses officiaient en grand tablier blanc, du poêle à l'évier, entre le feu et l'eau. Celle de Frédéric, Géraldine, gouvernait les marmites et les ustensiles, rougeaude et courte sur pattes mais persuadée qu'elle naviguait dans son bon droit. En dépit des épreuves qu'Il ne manquerait pas de leur envoyer, le bon Dieu pourvoierait à leurs besoins comme Il le faisait pour les petits oiseaux. Ses enfants couraient partout, comment serait-elle parvenue à les dénombrer ? Car elle comptait sa progéniture, Géraldine, un, deux, cinq, sept. Dans une éruption d'affection, elle attrapait parfois le premier de ses petits qui se trouvait à sa portée et l'élevait à la hauteur de son visage, serrant les dents pour se retenir de lui mordre les joues.

— Cher enfant de mes amours aimées !

Ogresse d'amour, Géraldine.

L'autre épouse, celle de Félicien, Francine, grande, mince, souple, un regard d'eau, des gestes qui invitaient

à danser. En d'autres temps et lieux, elle aurait été reine. En ce matin à contretemps, elle venait vers la table, une pile d'assiettes dans les mains. Deux des filles aînées se levèrent pour l'assister. Chacun savait que Francine était la troisième « F » de la famille élargie mais ici, encore et davantage que pour les deux premiers, personne ne se serait permis d'évoquer en sa présence la similitude des initiales.

Dans l'ordre des préséances familiales, venait ensuite le fils aîné de Frédéric. Un solide maillon de la chaîne des Saintonge, cet autre porteur du prénom. Comme tout un chacun dans ce coin de pays, il maniait la bêche, la hache et le godendard mais, sitôt sa part des corvées assumée, le jeune homme s'installait à une extrémité de la table de la cuisine, défroissait du poing fermé une page de journal, humectait du bout de la langue la mine d'un crayon et faisait surgir dans les marges du texte imprimé une vision enluminée de la réalité, portes, fenêtres, courbes d'un toit et rambardes ouvragées. À vingt ans, il en était encore à bâtir sur le papier, mais ceux qui voyaient au-delà des apparences prédisaient que ce prodige dresserait un jour sur le paysage de remarquables constructions qui soulèveraient l'admiration des générations.

Autour de ces piliers familiaux s'agitait une tralée de marmots et d'adolescents qui s'affirmaient chacun comme il le pouvait, dix-sept rejetons si on additionnait ceux de Félicien à la progéniture de Frédéric. De grands gars en blouse de travail et aux jambes de pantalons trop courtes, des filles à rubans et une ribambelle de bambins empêtrés dans leurs robes longues, garçons et filles.

Les deux mères s'affairaient à servir un grand plat d'anguilles, le menu des jours ordinaires, assorti de pommes de terre et de thé allongé à l'eau chaude. En dépit de l'austérité, des rires résonnaient dans la maison basse. Pour surmonter les éclats de voix des enfants, les

adultes haussaient le ton. Quelqu'un avait négligé, sans doute un petit, de bien refermer la porte de la maison donnant sur l'extérieur. Un grand chien jaune se permit d'entrer, en quête de pitance ou à tout le moins de caresses.

— Toi, dehors ! lui enjoignit Géraldine.

Dans le même temps, Francine se dirigeait vers le poêle pour remettre au chaud le plat qui contenait les restes d'anguilles. Frédéric se leva en hâte pour ouvrir la porte du fourneau devant sa belle-sœur. La troisième « F » le mit en garde :

— C'est très chaud.

Frédéric approcha sa tête de celle de sa belle-sœur au point d'effleurer son chignon de sa joue.

— Tu sais très bien que je n'ai pas peur du feu.

Et il ajouta à son oreille, dans un murmure :

— Foin d'odeur !

Francine refoula un fou rire pour lui répliquer :

— Foin fou !

*

L'Action de grâce avait été maussade. Le lendemain se leva radieux. Le bord de mer orchestrait un quatuor, vent violoncelle et vagues de velours sur lit de galets. Ce temps ne durerait pas. Le ciel fronçait déjà les sourcils à l'ouest. Il fallait tirer le meilleur parti possible de ce répit.

Géraldine s'était levée en jetant de vifs coups d'œil à la fenêtre. Au passage du boghei d'une de ses voisines, elle se précipita sur la route. Cette paroissienne se rendait au village où un cercle d'âmes pieuses piqueraient une courtepoinette que la paroisse vendrait aux enchères, quelque temps avant la Noël, au profit des familles dans le besoin. Avec son manteau sur le dos et son chapeau

fleuri de travers sur la tête, Géraldine revint en coup de vent dans la maison, ce qui donna du poids aux directives qu'elle adressa à Frédéric.

— Les enfants sont à toi pour la journée. Ne les laisse surtout pas courir dehors. Les devoirs, les leçons, tout est inscrit dans leurs cahiers.

Le temps pour Frédéric de chercher une réplique appropriée, Géraldine s'était déjà hissée sur le siège du boghei. La voiture se mit à rouler en grinçant. La route fut à nouveau déserte, ruban dénoué de part et d'autre d'un Frédéric statufié devant sa demeure. Il entra pour annoncer :

— Les enfants, mettez-vous vite une bouchée dans le corps. Les grands, occupez-vous des petits. Aujourd'hui, l'école ça se passe dehors.

Des cris, des rires et des courses folles emplirent la cuisine. Selon le rituel établi par Géraldine, on aurait dû débarrasser la table pour transformer les lieux en salle de classe. En effet, l'école du village était trop éloignée des terres des frères Saintonge pour que leur progéniture puisse la fréquenter. Au plus fort de l'hiver, on aurait fini par perdre l'un ou l'autre des petits, dévoré par un banc de neige. Géraldine, qui avait fait des études, assurait donc elle-même l'instruction de la marmaille réunie des deux familles. Comme chaque jour de la semaine, les enfants de Francine et de Félicien arrivaient tour à tour chez leur tante pour passer une autre matinée la tête penchée sur leurs livres et leurs cahiers. L'annonce que l'école se tiendrait dehors entraîna chez les nouveaux venus le sursaut d'euphorie que les premiers avaient connu. Frédéric refoula les plus grands hors de la cuisine pendant qu'il finissait d'habiller les petits.

De son côté, soucieux avant tout de s'éclipser sans attirer l'attention, le fils Frédéric rassemblait en hâte une planchette qui lui tiendrait lieu d'écritoire, quelques pages de journal ainsi qu'un crayon à la mine bien

taillée. Il partit. Deux ou trois des aînés des garçons des deux familles en profitèrent pour filer à sa suite, mais ceux-là se dirigèrent vers l'étable où ils étaient chargés de ramasser le fumier. Pour leur part, les plus grandes des filles s'empressèrent d'aider les plus jeunes à se couvrir la tête de leur tuque et à passer leurs mitaines. Les petits s'éclipsèrent enfin à leur tour. Les grandes filles s'installèrent alors à une extrémité de la table pour reprendre des chaussettes. Avant même que d'être mères, elles pratiqueraient les gestes qui font d'une maison le havre d'une vie.

Dehors, ils devaient bien être une petite douzaine, frères et sœurs, cousins et cousines. Ils s'élançèrent en direction de la berge caillouteuse à la poursuite du chien jaune qui bondissait comme un cabri. Constatant que le fils Frédéric s'éloignait de son grand pas mesuré, les enfants s'élançèrent à sa suite. Ils le rattrapèrent sans peine. En quelques paroles bien senties, le jeune homme refroidit leurs ardeurs.

— Laissez-moi tranquille ! Je travaille, moi !

Les enfants s'esclaffèrent. Comment pouvait-on se promener sur la grève et travailler en même temps ?

— Allez retrouver mon père, leur enjoignit le fils Frédéric.

Et il fit quelques pas d'ogre, les bras tendus dans leur direction. Ils se sauvèrent en simulant des cris d'effroi. Frédéric en profita pour disparaître derrière un bosquet de conifères distordus par le vent.

La petite troupe se trouvait à ce moment au bout de la terre de Frédéric le père, contiguë à celle de Frédéric son frère. Les cris des mouettes, la profonde respiration des vagues, la nature entière jouait un air de bonheur. Les enfants n'avaient pas encore appris à reconnaître la béatitude dans laquelle ils baignaient. Ils commencèrent à se poursuivre et à se bousculer. Cependant, trois des filles, deux petites et une grande, formaient un groupe à l'écart.

Elles avaient délimité un emplacement sur le sol. Penchées sur le sable incrusté de cailloux et de coquillages, elles y avaient esquissé à l'aide de bouts de bois la forme d'une maison, toiture, porte et fenêtres. Elles s'employaient maintenant à ériger une clôture imaginaire autour de ce logis, à l'aide de fragments de joncs. La plus grande, qui était partie en exploration, rapportait un arbuste de petite taille qu'elle transplanta à proximité de l'habitation, comme on le fait pour ombrager son chez-soi.

Quelques pas plus loin, assis sur le sable, les pieds bien écartés devant lui et la tête dans les nuages, Frédéric le père flottait dans la béatitude. Des cris le ramenèrent sur terre. Les enfants se poursuivaient en se lançant des menaces à la tête. Frédéric rassembla son monde autour de lui.

— Si votre mère vous voyait courir comme des fous, c'est moi qui serais grondé.

Ce qui fut reçu par des bêlements d'étonnement.

— J'avais promis à votre mère et à votre tante que nous ferions l'école aujourd'hui.

Des glapissements montèrent. Frédéric tempéra ses propos.

— Mais personne n'a dit qu'il était nécessaire de s'enfermer entre quatre murs pour s'instruire.

Des exclamations accueillirent cette affirmation.

— Mais vous n'êtes pas au bout de vos peines pour autant, pondéra Frédéric.

Et il les entraîna toutes et tous devant l'œuvre que les filles avaient entrepris d'ériger sur le sable.

— Nous avons ici trois brillantes jeunes personnes qui nous donnent un bel exemple de ce que nous pourrions entreprendre ensemble. Vous allez bâtir chacun, chacune, votre maison. Les plus ambitieux pourront y adjoindre une grange ou une étable. Peut-être un magasin général, un atelier de maréchal-ferrant, une cordonnerie.

Et puis, il nous faudra des routes pour relier tout cela. Un village, je vous dis.

Les enfants se regardaient en déplorant qu'on leur en demande trop. Frédéric ouvrit les bras pour les inviter à embrasser le paysage.

— Si vous y mettez tout votre cœur, la journée vaudra bien quelques heures d'école. Vos mères apprécieront l'effort que vous aurez fait tous ensemble. Et moi, ça m'évitera d'être grondé pour vous avoir laissé courir dehors.

La matinée se déroula dans l'enchantement. Il y eut, bien sûr, des calculs d'angles droits, obtus ou aigus, l'observation des effets du vent sur les bancs de neige, figurés par de petites buttes de sable, l'apprentissage des termes appropriés pour désigner l'un ou l'autre des éléments relatifs à l'architecture d'une maison, solage, lucarne et parement, ainsi que quelques tentatives laborieuses de les orthographier correctement en les écrivant sur le sable durci.

En milieu de journée, Francine apparut sur la berge, portant un grand panier plein jusqu'à ras bord de tranches de pain de ménage, de lard et de pointes de tarte à la mélasse. Une bouteille de lait pour les petits, du thé pour les plus grands.

— Je vous ai cherchés partout ! leur jeta-t-elle à la tête dans un éclat de rire. À la cave, à l'étable, sur la route. Tous les enfants des deux familles disparus d'un seul coup ! J'étais sur le point d'aller quérir Félicien pour organiser une battue. Heureusement, j'ai fini par vous apercevoir au loin. C'est une bonne idée que vous avez eue de profiter de la journée. Il n'y en aura peut-être plus beaucoup comme celle-là avant longtemps. Mais tout de même, vous auriez pu me prévenir !

Les enfants l'entourèrent. Ils réclamaient à manger en même temps qu'ils s'efforçaient de partager avec Francine les découvertes qu'ils avaient faites depuis qu'ils

avaient mis le pied dehors. Tout en portant attention à ce qu'on lui annonçait, Francine distribuait à chacun de quoi apaiser sa faim. À ses côtés, la dominant de sa grande taille, Frédéric la couvait d'un regard bienveillant. Francine venait de toucher le fond de son panier après en avoir retiré un petit paquet enveloppé dans un linge.

— C'est pour nous deux, annonça-t-elle à Frédéric.

— On pourrait faire honneur à ce que tu nous as apporté en marchant tranquillement au bord de l'eau, suggéra-t-il.

Francine acquiesçait déjà en s'adressant aux enfants.

— Les plus grands surveillent les petits, annonça-t-elle à la tribu.

Sitôt dit, Francine et Frédéric gagnèrent le rivage en se partageant le pain et le fromage, la tête inclinée l'un vers l'autre, leurs épaules s'effleuraient au rythme de leurs pas. Ils s'arrêtaient parfois, le temps de se tourner l'un vers l'autre, et ils reprenaient leur promenade enchantée. De loin, l'une des fillettes, une enfant d'une dizaine d'années, ne les quittait pas des yeux.

— Regardez les amoureux ! s'exclama-t-elle.

Les autres levèrent la tête tous en même temps pour voir de qui il pouvait s'agir. Déçus d'avoir été dérangés pour si peu, deux garçons se ruèrent sur l'auteure de la plaisanterie et la renversèrent sur le sable. Le chien jaune s'élança sur les traces du couple. Il fut sans doute le seul à constater que Francine et Frédéric se tenaient par la main.

*

Le soir vient tôt en automne dans ce pays. Après la radieuse journée, le ciel s'était effondré une fois de plus sur la Côte-du-Sud. La pluie claquait sur les bardeaux de cèdre de la toiture. On venait à peine d'achever

le souper. Le plafond de la grande pièce s'abaissait. Les murs se rapprochaient.

Trois lampes à pétrole repoussaient comme elles le pouvaient les bordées de mélancolie que le gros temps engendrait. La famille s'était regroupée par affinités autour de ces îlots de lumière, les petits devant la huche à pain, la mère assistée des plus grandes des filles autour de l'évier, les Frédéric père et fils chacun à son bout de la table, de part et d'autre d'une lampe dont la mèche fumait.

Le père avait sorti d'un tiroir une feuille de papier, une plume et de l'encre. Il lissait maintenant sa page du tranchant de la main tout en rameutant ses pensées. Depuis plus d'un an, il rédigeait des billets qu'il envoyait au *Pays*, un journal qui prônait l'annexion du Canada par les États-Unis et qui se faisait une religion de prêcher l'anticléricalisme. Comme bon nombre de ses contemporains, Frédéric s'était abrité derrière un nom de plume pour signer ses écrits. *Le Visionnaire* s'acharnait à donner à l'avenir un sens différent de celui que prônaient les apôtres de l'ordre établi. L'ombre projetée par la main de Frédéric suivait la trace de son écriture sur le papier.

LES JOURS MEILLEURS

Les curés comme les politiciens nous prédisent des jours meilleurs : faites comme je vous dis et réalisez-moi. Vous nagerez ainsi dans le bonheur. Depuis l'époque où nous avons été chassés du paradis terrestre, ceux qui prétendent gouverner à la fois nos consciences et nos portefeuilles ne cessent de nous en promettre un autre dans l'au-delà. Céleste, celui-là. Une seule condition : il faut mourir pour cela.

À l'autre extrémité de la table le fils, qui n'avait pas droit à du papier neuf, crayonnait une fois de plus dans

les marges d'une page de journal. Il protégeait son œuvre des regards indiscrets en arrondissant le bras gauche. Une forme apparut bientôt. Le jeune Frédéric reproduisait la huche à pain avec une remarquable dextérité.

Il s'étira en se rejetant en arrière sur sa chaise. Il reprit cependant bientôt sa position arrondie pour donner une série de vifs coups de crayon qui ornèrent le panneau de la huche d'un assemblage de barreaux sur lesquels il fit reposer une main courante. Emporté par l'élan, il déploya un cercle qui se révéla être une roue dont le moyeu s'attachait à la base de ce qui devenait de ce fait une ridelle. Un timon confirmait l'intention. De la huche, Frédéric Saintonge avait fait une charrette. Il plaqua la paume de ses mains sur son visage et se frotta les yeux comme pour décalquer son dessin sur sa vision intérieure. Il prit ensuite une grande inspiration qui lui permit de reconnaître que sa création pouvait avoir quelque intérêt. De son côté, son père était en quête d'une phrase qui prolongerait la pensée qu'il avait commencé à élaborer.

Ceux qui nous tiennent en laisse nous jettent des promesses comme on donne une poignée d'avoine à un cheval. Leurs attentions n'ont rien à voir avec une quelconque forme d'affection. Nous ne nous en rendons pas compte mais, du moins pour la plupart d'entre nous, nous sommes les esclaves de ceux qui prétendent vouloir notre bien.

Le jeune Frédéric cherchait un autre espace dégagé entre les colonnes imprimées de la page du journal. Il s'y trouvait un peu à l'étroit mais il n'entreprit pas moins de reproduire le gros évier de pierre de la cuisine. C'était un bloc rudimentaire d'où sortait un tuyau qui traversait le mur pour rejeter l'eau souillée à l'extérieur dans un tonneau qui débordait, posé sur une pierre plate qui faisait office de dalle.